

LE JOURNAL DES MOSSETANS



4, Carrer del Trot - 66500 MOSSET
tel : 04 68 05 02 81 - mel : mossetans@wanadoo.fr

n°16
NOVEMBRE - DECEMBRE 2000



ÉDITORIAL

André Bousquet

GARDONS LE SOURIRE

On n'a pas de chance avec les côtes. Il y a un an, c'était les côtes de Bretagne qui étaient sinistrées à cause de l'Erika. Maintenant c'est la côte de bœuf. Et tout ça de manière inattendues ! D'ailleurs les catastrophes sont toujours inattendues. Napoléon attendait Grouchy et c'est Blücher qui est arrivé. Le Concorde était l'avion le plus sûr du monde et il y en a un qui est tombé. Le funiculaire de la station autrichienne de Kaprun était entièrement ignifugé et il a flambé. On a eu la tempête du siècle en décembre dernier, qui a mis par terre la moitié des arbres du pays et personne ne l'avait vu venir. L'homme n'est pas bon pour les prévisions à court terme. En revanche, à long terme, il excelle.

Certains experts (tous ne sont pas d'accord) se morfondent dans les médias parce que la terre se réchaufferait et que, dans un siècle, une partie des terres émergées serait sous l'eau. Eh bien, si c'est le cas, on y fera de la plongée ! On a un siècle pour acheter les palmes et le tuba...

L'ensemble des rédacteurs du Journal des Mossétans vous souhaite de passer des fêtes de fin d'année JOYEUSES et pleines d'HUMOUR !

DANS CE NUMÉRO

Le courrier des lecteurs	2
Le courrier du cœur	3
Du talc et des hommes - Jean Llaury	4 à 9
En direct du clocher - Violette Grau	10 - 11
Champignons 2000 - Jean Llaury	12
Mosset - Poème - M. Lambert	13
Mintaka - Poème - Michel Mareska	13
La saga des Ducommun- R.Ducommun	14 à 17
Catherine Friloux - Claude Soler	18 - 19
André, mon cousin - Jules Bruzy	20
Charrette de Salbadou - J.Bousquet	21
Perturbations électriques - G. Parès	22 à 24
Réveillon à la Castellane	24
Le téléthon	24
Balade n° 9 : Sur la route du talc J. et G. Gironès - Jean Llaury	suppl



le courrier des lecteurs

Le "Cabrit" dont Alain Lambert évoquait le souvenir dans le dernier n° du Journal était SA-LIES Jean Antoine dit "Etienne", né en 1874 mort en 1958, marié à une TAURINYA. Il habitait la maison faisant l'angle sous le château (sous la terrasse actuelle de Suzette Fabre). La photo a été prise sur les bûches empilées devant cette maison. Ma grand-mère était "la Mitou" Taurinya, sœur de la femme du "Cabrit"

Henri GRAU
à Saint Laurent de la Salanque

Merci à Henri pour l'information mais la photo n'a pas été prise devant la maison, mais face à la "soulane" que l'on devine en arrière plan. Nous étions assis sur des grumes posées là, sur la place, côté ouest du château. J'ai encore le souvenir très précis de ce moment.

Alain LAMBERT à Clapiers



J'ai plaisir, vraiment, à lire le journal. Je ne reconnais pas tout le monde sur les photos mais assez cependant pour éveiller des souvenirs. Merci pour tout le travail que vous réalisez. Je me présente quand même : Je suis le petit-fils de la "Gille" qui habitait au bout del "Carrer de Villanove", à gauche, après le tournant. J'allais souvent, très souvent même, chez ma tante, Françoise CRIBEILLET, au bout del "Carrer de las Senyores", ou alors chez ma cousine germaine, Clémence, aux "Cabanots". Je voudrais vous demander de me préciser deux détails :

On parle souvent, dans le journal, de Suzette FABRE : est-ce bien celle qui habitait à Paris à la fin de la guerre ? Son mari était, je crois, gardien de la paix. En septembte-octobre 46, j'étais hospitalisé à l'hôpital Laennec - j'avais 19 ans - perdu loin de mes bases. Elle est venue souvent me redonner courage et son mari m'a accompagné dans l'ambulance qui me ramenait à la gare pour regagner Prades. Si c'est bien elle, je l'embrasse amicalement. De la part de "Juju".

A la page 21 du dernier numéro j'ai été interpellé par la photo d'Elvire GRAU. Est-ce l'épouse de Pierre ou de Jean ? Ils étaient tous les deux les cousins germains de mon père et je les ai bien

fréquentés pendant mon adolescence ?
Ci-joint un "papier-souvenir" concernant mon cousin André dont beaucoup doivent encore se souvenir.

Jules BRUZY à Encausse- les-Thermes (31)

Oui Jules, Suzette est bien celle que vous avez connue et ma tante (elle est la sœur de Jean Bousquet "del casteil", mon père). Elle a été très touchée de votre affectueux souvenir et serait heureuse de vous revoir à Mosset.

Elvire est la veuve de Pierre.

Merci pour votre participation à la rédaction du Journal - Alors ! Quand venez-vous ?



Par l'intermédiaire de Pierre Sentenac je m'abonne au Journal.

Je suis Renée, la sœur de Marie-Claude, "Les filles du curé" comme on disait !

Je suis orthophoniste au Centre Médical de Sainte Marie, où Pierre Sentenac passe de temps en temps. D'où mon envie d'avoir des nouvelles de Mosset... de mon enfance. Je jouais souvent avec ta sœur Janie.

Ma sœur est veuve et à la retraite depuis quelques années. Elle voyage beaucoup.

Depuis le temps que je me le promets, j'aimerais faire un tour à Mosset. Ce n'est quand même pas si loin !

Renée CLERC à Bompas

C'est avec grand plaisir que nous te reverrons, peut-être accompagnée de ta sœur Marie-Claude.



Quelques mots pour dire combien j'apprécie les divers articles du journal et en particulier ceux écrits par Georges PARES (le parallèle entre l'ordinateur et le taureau de Mayens m'a bien fait rire !), Lucien PRATS (plus spécialement "Les temps barbares" et "Mosset, village féodal") et Henri RUFFIANDIS dont j'aime bien le style nostalgique.

Véronique Carcasona à Baho
(fille de Jean et Michèle Llaury)



le courrier du cœur



Hélène SIGAUD-PARES

Psychologue clinicienne

Lettre de Virginie

J'ai un problème qui complique ma vie sentimentale: Effectivement, je suis mariée depuis six ans, j'ai deux enfants en bas âge et j'aime mon mari. Toutefois, il m'arrive depuis peu de participer à des soirées entre filles et d'apprécier énormément le fait qu'il ne soit pas là. Je suis plus détendue et j'aime aussi beaucoup me faire draguer. J'en arrive même à penser le tromper, tout en sachant que ce n'est pas possible. Suis-je lasse de la vie de couple ou suis-je en train de me détacher de mon mari ? Merci de m'aider à éclaircir ce point.

Réponse d'Hélène

Vous êtes mariée, vous avez deux enfants et vous aimez votre mari. Pensez-vous avoir pour autant cadenassé votre désir ?

Sans connaître l'âge de vos enfants, j'imagine qu'ils ont l'âge où leur maman, si heureuse soit-elle de les avoir, est accaparée par leurs demandes et les soins qu'ils nécessitent. Il me semble donc naturel que ces soirées entre filles représentent pour vous une bouffée d'oxygène. On peut cependant se demander pourquoi vous êtes plus détendue en l'absence de votre mari. Devez-vous vous surveiller en sa présence ? Quel est ce comportement qui vous convient, que vous ne vous autorisez pas devant lui ?

Aimer se faire draguer peut-être un besoin d'être rassurée sur sa faculté de séduire ou bien peut-être que le flirt est la poésie qui manque à votre vie quotidienne ?

Je me garderai de vous aider à éclaircir votre dernière question. Elle n'appartient qu'à vous. La vie de couple est certes difficile sur la durée mais elle est précieuse. Elle ne va pas toujours de soi et il faut parfois y mettre du sien. Peut-être qu'avant de tromper votre mari vous pouvez commencer par être créative pour essayer de redynamiser votre couple ?

Maintenant, mon rôle n'est pas de faire la morale. A Mosset, les hommes célibataires ne manquent pas...

PS: Je vous recommande la lecture d'un roman court et agréable: "L'attente" de Christine Orban.



Lettre de Clara

Dans mes relations amoureuses, je rencontre toujours le même écueil. J'ai envie d'être avec la personne aimée, mais en même temps, je veux rester indépendante. Cette contradiction me fait agir de façon négative dans mes relations. Je voudrais arriver à réussir ma relation, mais je fais tout pour la détériorer. Je ne m'investis pas dans la vie de l'autre et je mets des barrières pour qu'il ne s'investisse pas dans la mienne. Pourriez-vous m'aider ?

Réponse d'Hélène

Clara, ce que vous m'écrivez vous désigne d'emblée comme la candidate idéale pour faire une psychanalyse puisque celle-ci s'adresse d'abord à des gens qui veulent quitter la spirale de la répétition dans laquelle ils se sentent enfermés.

Vous avez bien identifié que le problème n'est pas dans les hommes que vous rencontrez mais dans votre difficulté à vous engager dans une relation.

Freud, dans la deuxième partie de sa vie, a compris que l'être humain était davantage marqué par le principe de répétition que par le principe de plaisir. En 1920, il a d'ailleurs écrit un texte décisif dans sa théorie "Au-delà du principe de plaisir" qui montre qu'avant tout, nous cherchons à retrouver ce que nous avons perdu. Il serait donc intéressant pour vous de vous pencher sur vos relations infantiles à votre mère et à votre père. Celles-ci déterminent, en effet, pour une forte part, notre mode de relation à l'autre. Peut-être avez-vous eu un vécu d'abandon ou de séparation douloureuse ?

Vous ne me dites pas votre âge. Si vous avez 15 ans, il n'y a pas péril en la demeure. Si vous en avez 35, alors oui, consultez un psychanalyste.



Si vous souhaitez, vous aussi, consulter Hélène dans le plus strict anonymat, adressez-lui une lettre

*Hélène Sigaud-Parès
155, chemin des mésanges
34170 Castelnau-le-Lez*

LA CASTELLANE

EN REMONTANT



Du talc et des hommes
ou
l'histoire interactive d'un
minerai dans la vallée



Jean LLAURY

Pourquoi une histoire interactive ? Tout simplement parce que malgré les documents apportés par Jacotte, Georges et André et en dépit des discussions que j'ai pu avoir avec eux mais aussi avec Marcel, Jean, René et bien d'autres, trop d'éléments de cette période me semblent obscurs - en particulier ceux concernant la succession des propriétaires de la carrière et le transport du minerai -. J'espère donc que cet article incitera des mossétans plus au fait que moi des péripéties qui ont jalonné l'histoire de l'exploitation du talc de la carrière du Caillau a en faire part au Journal.

En préambule, il me faut rappeler – pour ce que j'en sais ! - la richesse minéralogique de la vallée de la Castellane. Au fil de la plume, il me vient : utilisé comme pierre de taille, le **granite porphyroïde**, granite à gros "rectangles" de feldspath, qui occupe tout le massif au nord de la vallée. La **pegmatite**, roche granitique blanchâtre, dont la veine fut (?) exploitée à *Saint Bartomeu* pour son feldspath. Dans cette même zone de turbulence géologique fut extrait du XVI^{ème} au XIX^{ème} siècle le **minerai de fer** – oligiste et hématite – de la mine du *Pla de Pons* mais aussi du filon de *Mascarda*. Ajoutez à cela, le talc de la carrière à ciel ouvert du Caillau, talc associé à de superbes cristaux de **Calcite** sans oublier les **eaux thermales** de Molitg-les-bains. J'allais passer sous silence le **marbre ou Cipolin** des *Encantades* utilisé lors de la construction du château, des églises et de certaines demeures, comme linteaux, encadrements des ouvertures, pierres d'angles, marches d'escaliers ... Et les schistes, ces superbes *lloses* qui ont servi à bâtir les orris et la chapelle de Fornols, les abris de Falguères, de Vall den So... au Sud-est de la vallée !

Qu'est-ce qui permet d'expliquer une telle abondance minéralogique sinon, si l'on en croit les géologues, l'extrême complexité de la structure du massif de Madres et de la vallée. Pensez donc ! Ce ne sont que contacts métamorphiques* entre GRANITES (roches magmatiques et donc d'origine profonde), SCHISTES de la série de JUJOLS (anciennes argiles transformées) et CALCAIRES primaires dont le Marbre de Covazet, constitutif de la grotte des *Encantades*, que l'on retrouve dans la vallée de



La carrière dans son ensemble
A droite une construction qui n'existe plus aujourd'hui

la Castellane de part et d'autre de la *Font de l'Anec* ; tous ces contacts auraient été favorables à la mise en place de filons de minerais divers dont le talc associé à la calcite*.

Mais, qu'est-ce que le talc ? Qu'est ce qui a motivé son exploitation depuis le milieu du XIX^{ème} siècle (au moins) jusqu'aux années 1975 ?

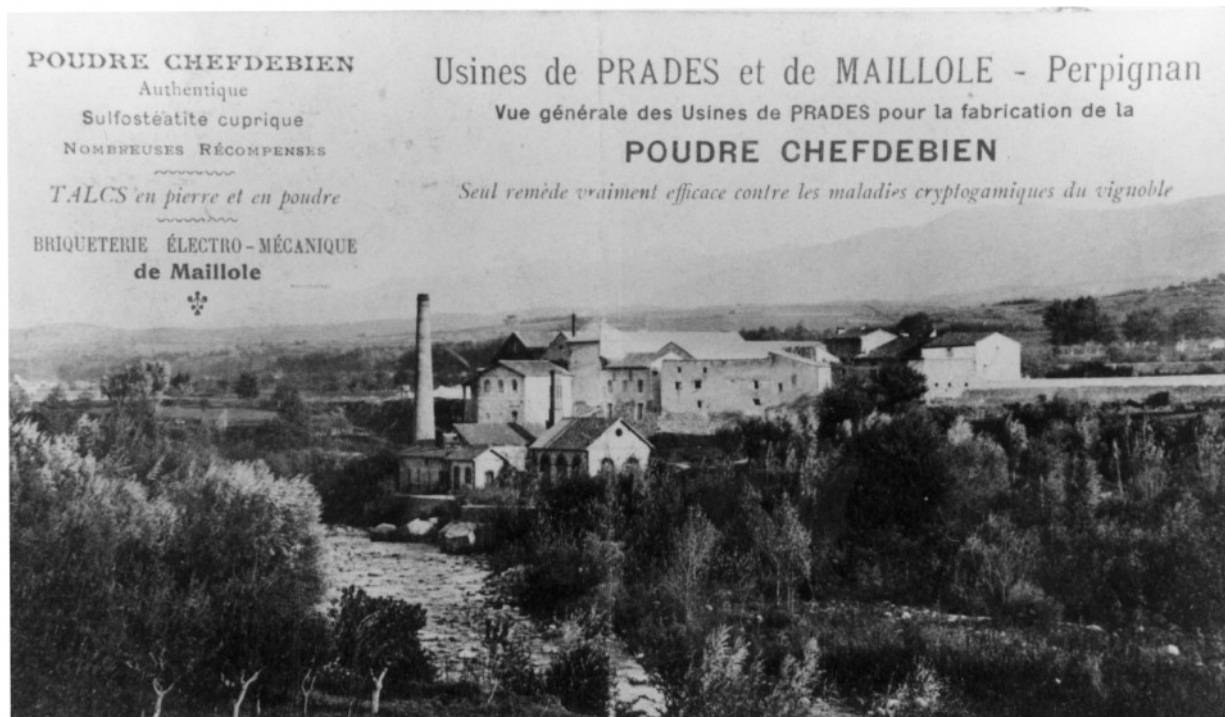
Pour rester "simple", sachez que le talc est un "silicate hydraté naturel de magnésium" ; compact comme l'est celui de la mine du Caillau, il prend le nom de "steatite". D'un toucher onctueux, il est de teinte verdâtre (à cause de la présence de chlorite qui est un produit d'altération des silicates). On l'utilise dans l'industrie des produits cosmétiques en tant que poudre absorbante et isolante pour saupoudrer la peau en cas d'érythème notamment chez les nourrissons. D'une façon générale, il sert de "support" à des poudres et onguents utilisés comme produits de beauté ou médicaments. De plus, sa faible conductivité l'a, naguère, imposé dans la fabrication d'objets en céramique pour l'industrie électrique. Il fut également utilisé comme "marqueur" de tissu par nombre de couturiers et couturières. Enfin, il servit de "base"

à la célèbre "poudre Chefdebien".

Que sais-je de l'histoire de l'exploitation de la carrière du Caillau ?

Il s'agit d'une mine à ciel ouvert qui se situe à quelques centaines de mètres du refuge, au départ du chemin de la *Balmette de Madres*. D'après mes sources, l'extraction du talc daterait du XIX^{ème} siècle et l'un des premiers propriétaires de la carrière aurait été **Rémy Jacomy**. Ce dernier, véritable capitaine d'industrie, avait fondé, à Prades, dans les années 1870, la **Société Métallurgique des P.O.** dont le capital foncier était, en particulier, constitué d'une usine métallurgique (avec haut fourneau, souffleries, forge, laboratoire...) au lieu-dit "*Gibraltar*" et d'un ensemble de propriétés situées près de Prades telles qu'un moulin à talc (preuve que notre mine était déjà exploitée), une part du moulin à papier de Ria, des forges à Codalet, une étendue forestière à Mosset ...

Malheureusement pour R. Jacomy, la société éprouva rapidement des difficultés qui entraînèrent sa faillite. C'est alors qu'entra en scène le **Baron Fernand Marie de Chefdebien Zagarriga**, propriétaire d'un important patrimoine à Perpignan (subsistent encore l'enseigne des entrepôts "de Chefdebien" près du site du Magasin



Vue d'ensemble de l'usine GIBRALTAR - Publicité pour une poudre "Révolutionnaire".
 Avant d'être dévié, le lit de la Têt passait au pied de l'usine.
 Aujourd'hui c'est la voie rapide (déviation de Prades) qui passe par là.

Leclerc Sud ainsi qu'une avenue F. Chefdebien). Habile négociateur, le baron acquit, en 1883, un lot composé des propriétés mossétanes, à savoir : 1851 ha de pacages, bois, forêts de pins, sapins et hêtres, chemins d'exploitation et carrière de talc dite "carrière du Caillau". L'année suivante, il se porta acquéreur – dans des conditions avantageuses – de l'usine GIBRALTAR dont l'activité métallurgique battait de l'aile. Et là, le baron eut une idée géniale : il fit de Gibraltar une usine chimique à fort rendement en inventant la "poudre Chefdebien". Cette poudre, destinée à lutter contre certaines maladies de la vigne dont le mildiou avait, comme "support" essentiel, le talc extrait de la mine du Caillau. Cette découverte va entraîner la modernisation de l'exploitation et un accroissement spectaculaire des rendements. Y a-t-il eu alors de nombreuses créations d'emplois ? Les conditions de vie des mineurs et transporteurs ont-elles évolué positivement ? Je l'ignore mais j'en doute !

Sur le plan historique, il semblerait cependant que le baron ait été propriétaire de la carrière et de ses abords de 1883 jusqu'aux années 1975-1980 époque à laquelle, selon

René Mestres, l'exploitation aurait cessé.

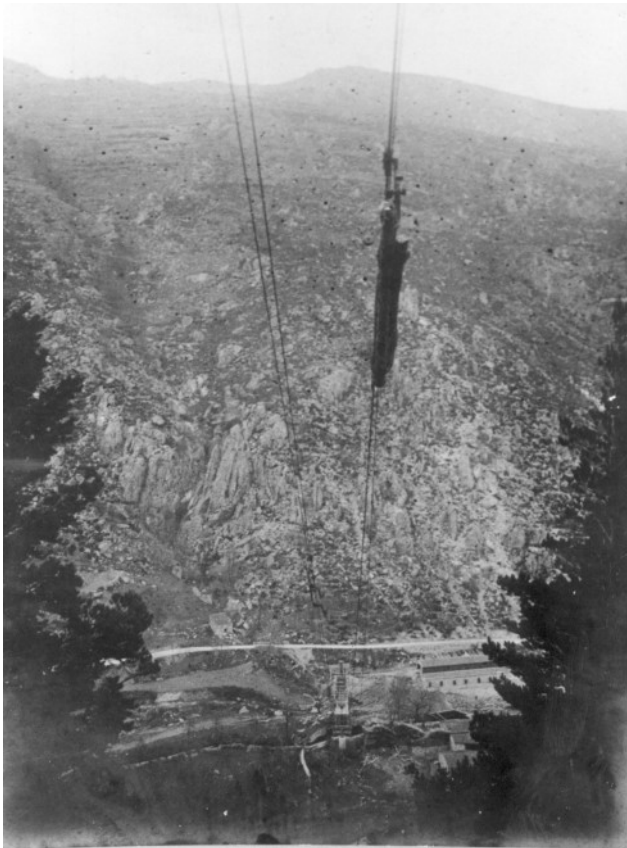
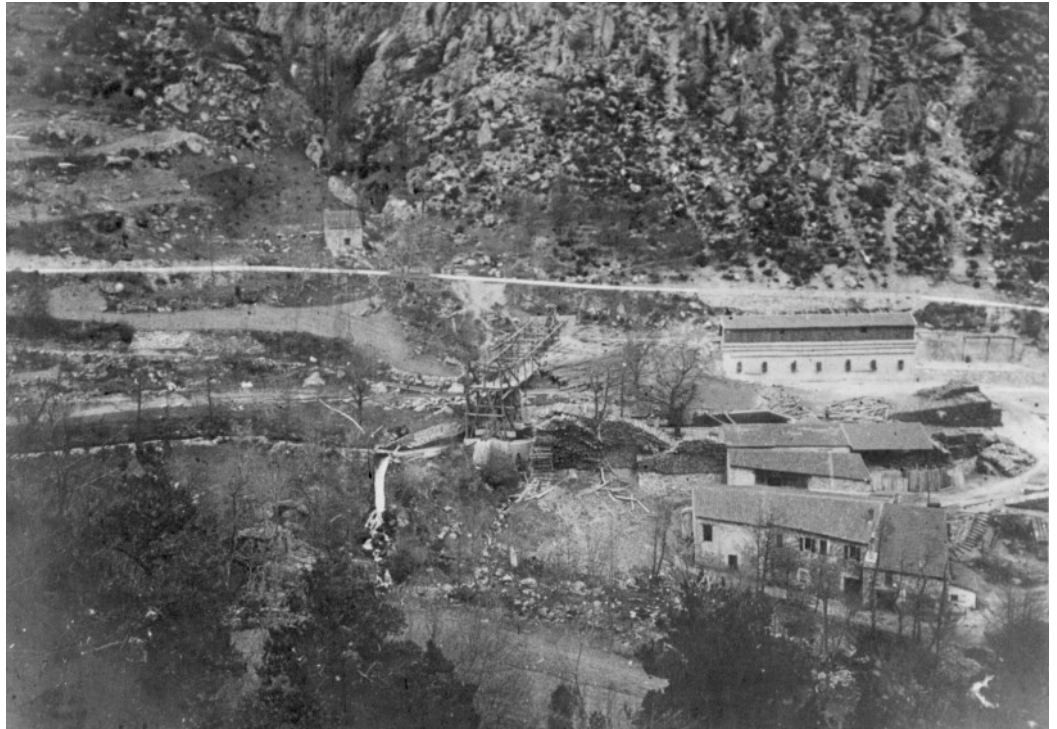
Mais alors que penser de cette "délibération du conseil municipal de Mosset" datée du 1^{er} janvier 1906 autorisant **Casimir NOT** à extraire du talc moyennant une redevance de 50 centimes par tonne de talc enlevé ? Comme on ne trouve plus trace de ce monsieur et de sa concession de talc, je suppose que cette dernière, située sur le territoire communal, a dû s'avérer trop pauvre pour être exploitée avec profit. Il y a quelques années, j'avais moi-même découvert au lieu dit "*lou Menat*" (la mine ?) sur la commune de Molitg un tout petit filon de talc inexploité.

Une autre délibération datée, elle, du 18 mai 1953, fournit d'autres précisions tout en posant des questions quant au fonctionnement de l'exploitation : Renouvellement du bail de CHEFDEBIEN du 1^{er} septembre 1943 pour lequel CHEFDEBIEN, président de la Société Civile du Domaine de COVAZET, est autorisé à faire usage, pour l'exploitation de sa forêt et le transport du talc, de la **route forestière et du transporteur aérien** que, en vertu des arrêtés préfectoraux des 29.08.1906 et 20.02.1907, Monsieur VERNIS a établi

Bâtiment tout en haut :
la trémie (Chefdebien).

Au-dessous : la scierie
(Vernis).

Près de la Castellane :
la forge et son magnifi-
que soufflet.



Câble aérien transportant des grumes. En bas les bâtiments
(forge, scierie et trémie). En face, le ravin des Fontanelles.

120 m dans les parcelles (certainement du
domaine de Covazet).

- Le CABLE AERIEN sur les parcelles A
et B de la série de futaie. Ce câble – monté
sur 10 pylônes – de 560 m. de long sur 4
m de largeur au sol.

- La VOIE CHARRETIERE partant du
Col de Jau jusqu'à la carrière du CAILLAU,
largeur 3 m, longueur 1800 m.

Pour une durée de 9 ans (cela nous amène
donc en 1962 !)

Questions : qui était ce M. Vernis appa-
remment créateur de la **route forestière**
mais aussi du câble aérien de la gare de
COVAZET et "réparateur" de la voie char-
retière reliant la carrière au Col de Jau ?
Un exploitant forestier utilisant le
"transporteur aérien" pour descendre les
trunks d'arbres abattus ? Un associé de
Chefdebien ou de l'ancien propriétaire R.
Jacomy ? L'ancien propriétaire de la métai-
rie de Covazet ? J'en étais là de mes cogita-
tions lorsque la solution me fut fournie, un
beau dimanche de ce mois de juillet 2000,
là, en plein "rall" sur le parapet, par Marcel
GRAU.

"Évidemment que je l'ai connu, ce M. Ver-

dans la forêt communale de MOSSET et de
la voie charretière que, en vertu de l'arrêté
préfectoral du 14.03.1935 il a réparé, à sa-
voir :

- La ROUTE FORESTIERE sur une lar-
geur de 8 m et une longueur de 740 m.
dont 314 dans la 2^{ème} série de taillis et 425
dans la série de futaie ; d'une longueur de



Tunnel de réception du talc, à la "forge haute".

nis ! C'était le propriétaire de la scierie de la "farga da dalt". Il avait mis en place le câble aérien afin d'acheminer, sans problème, à la scierie, les grumes de ses bois de Covazet. Et cette scierie, je la connais d'autant plus qu'en 1942, en compagnie de M. Doneta nous l'avons remise en service. Je*

me souviens qu'il y avait un chariot roulant sur lequel, à l'entrée, on disposait la grume et lorsque le chariot avait parcouru la longueur du hangar, il restituait le tronc en planches. De plus, quand Chefdebien a récupéré la "farga da dalt" pour y construire le tunnel d'arrivée du câble et la tré-

Le refuge du Caillau où étaient hébergée une partie des ouvriers



mie, on a dû démolir la maison du gran-
ger pour la reconstruire plus haut, à l'en-
trée du chemin, là où Tomeu et Rose ont
vécu".*

C'est alors que l'autre Marcel, je veux par-
ler de Marcel BOUSQUET, renchérit de
son accent inimitable :

*"Mais, homme, ce câble, suivant les pério-
des de l'année, il avait plusieurs usages :
non seulement il permettait de descendre
les bennes de talc mais aussi les grumes et
les "balles" de foin depuis les prairies de
Covazet".*

Quelles étaient les conditions de vie
des mineurs et des hommes chargés du
transport du minerai ?

Réponse le 31 janvier 2001, dans le pro-
chain Journal.

Nota

Métamorphisme : " Transformation
d'une roche du fait d'une élévation de
température et/ou de pression avec cristal-
lisation de nouveaux minéraux.

Grume : tronc d'arbre abattu et
ébranché.

Trémie : réservoir faisant partie d'une

La voie ferrée permettait aussi de transporter les gru-
mes jusqu'au départ du câble à Covazet.

machine de triage, de broyage ...

Calcite : calcaire cristallisé

En 1813, la "forge haute" - la farga da d'alt -
appartenait à Matheu Maurice et Corcinos
Julien.

Quant au domaine de Covazet, il était le
bien de René Ange Parès (d'où, peut-être,
l'origine de l'inscription gravée sur le pas
de la porte : "Lavila-Parès".

Références

Yves Gourbeault pour son remarqua-
ble ouvrage sur la "métallurgie catalane"

Jacotte et Georges Gironès : défri-
cheurs du patrimoine mossétan, consultants
de terrain et pourvoyeurs de documents
photographiques.

René Mestres : "archiviste" éclairé

Hélène Massot pour ses photos prêtées,
petite fille de Justin Vernis (propriétaire de
la scierie) et de M. Arbos (instituteur à
Mosset).





EN DIRECT DU CLOCHER

*Écoutez le tintement des cloches
et l'écho des voix emplissant les ruelles du village,
portés par le souffle de la Tramontane venant du Col de Jau*

BIBLIOTHEQUE

La bibliothèque "*Grandir avec les livres*" est toujours à la pointe de l'actualité avec les derniers romans sortis, les nouvelles BD, les ouvrages d'art, le casier des CD et bien sûr la salle multimédia. Un questionnaire a circulé pour connaître les souhaits et les besoins de chacun pour l'utilisation de l'ordinateur. Les réponses ont afflué et vous pouvez contacter Florence pour connaître les horaires des cours ou profiter de ce nouveau service.

Depuis la rentrée scolaire, les enfants des deux classes accompagnés des enseignantes se rendent chaque semaine à la bibliothèque pour emprunter des livres mais aussi écouter les belles histoires de Marie-José Delattre présidente de l'association "*Grandir avec les livres*". Ils sont tous confortablement installés sur une "*terrasse de lecture*" spécialement installée à cet effet.

Le 14 octobre, à l'occasion des journées "*lire en fête*", l'association "*Grandir avec les livres*" a organisé une soirée conviviale à l'auberge de la Castellane où les histoires, les contes, les devinettes et même la musi-



La rubri- que de



Balade gourmande en Conflent

Dans le cadre de l'action "*la semaine du goût*" les élèves de Mlle Senent, en compagnie des élèves de l'école de Catllar, ont participé à une ballade gourmande en Conflent.

Ils se sont d'abord rendu chez Éric Tublet à Mosset où ils ont pu visiter la ferme, les élevages de canards, les ateliers. A midi ils ont apprécié la bonne cuisine de la ferme auberge du mas Lluganas avec au menu : foie gras, rosé des Pyrénées, soufflé au potiron, de quoi éveiller leurs papilles gustatives. L'après-midi départ pour Fuilla, chez Alain Blanqué où ils ont découvert la pomme sous toutes ses formes, jus de fruits, confitures, pâte de pomme, un vrai régal !

En cette période d'inquiétude sur l'alimentation et la santé, il est important que les enfants puissent faire la différence et découvrent les saveurs naturelles de notre terroir. Merci à l'équipe éducative pour cette initiative.

Décès

Jean MARTY époux de Jeanne,
nous a quitté le 23 septembre à l'âge de 91 ans.

Nous présentons nos affectueuses condoléances à Jeanne.

CASTANYADA I VI NOU

Pour fêter l'automne l'association "Capelletd" a organisé une soirée catalane "Espartinade, castanyade i vi nou". Une soirée très festive et gourmande où grands et petits ont pu danser avec le duo Pé Descauç : Yves Gras et Valérie Mallet, deux musiciens passionnés par la musique et la danse traditionnelle.

L'association "Capelletd" avait préparé de belles assiettes du terroir et, grâce aux bénévoles, les châtaignes étaient cuites à point. Les danses de groupes et le vin nouveau ont créé un climat très convivial. Une fête catalane pour tous où il est toujours agréable de voir les jeunes générations participer et partager les traditions avec les plus anciens.

Une sardane a clôturé cette soirée.

Nous remercions les organisateurs et les bénévoles, notamment M. Marsal Jean et son épouse, Louis, Robert et Joseph.



CARNET ROSE

Après 5 ans de mariage, mes parents ont enfin trouvé la recette du bon cocktail :

1/4 d'Aveyronnais et d'Alsacien

1/4 d'Espagnol et d'Italien,

1/4 de Pieds-Noirs mais surtout d'Alger,

Un peu de Maltais et de Savoyard.

Mélanger le tout avec amour et passion,

laisser au chaud avec maman

et démouler après neuf mois.

Je suis née le 07 octobre 2000 à 06h40 à Prades.

Je pèse 3k610 et je mesure 54 cm.

Je m'appelle CAMILLE et je suis la fille de Stéphanie et Olivier MUNOZ.

LES PASTORETS DE MOSSET

Une fois de plus Mosset aura sa nuit de Noël exceptionnelle grâce aux "Pastorets de Mosset" qui préparent avec ardeur le Pessebre 2000,

L'étoile brillera à nouveau sur le clocher de notre village et à l'appel des anges ils viendront tous adorer l'enfant dans la crèche. Les bergers, le rémouleur, le petit valet, les mitrons, les gitanes, le boscaïrol, ils y seront tous autour de Marie et Joseph sous la houlette de leur chef de cœur Ursula Van Wijk.

Une nouveauté cette année, Anaïs laisse son rôle du "petit vailet" pour succéder à sa cousine Garance dans le rôle de Marie.

Les Pastorets se produiront à Mosset le 24 décembre à 21 h, mais aussi le 17 décembre à Cerbère, le 27 décembre à Collioure et le 28 décembre à Espira de L'Agly.

Nous souhaitons un Joyeux Noël et une bonne année à tous ceux qui sont loin et ne pourront se joindre à nous pour ces fêtes de fin d'année.



FÊTE DE NOËL A L'ÉCOLE

Cette année la fête de l'école des trois villages aura lieu le mardi 19 décembre à 14h.

Au programme : un spectacle de marionnettes offert par la municipalité, une tombola et bien sûr le passage du père Noël pour tous les enfants sages.

Venez nombreux participer à cette après-midi récréative.

Champignons 2000 : un mauvais millésime

Jean LLAURY

Même lui.... Oui même celui que les Mossétans depuis "la Plaça da dalt" jusqu'à "la carretera de Prada" en passant par "el carrer de les Sabateras" surnomment "le Pape des cèpes", "l'Empereur des girolles", "le Roi des roவில்-lons*"...n'a pas réussi sa saison mycologique* !

A qui la faute ? A la sécheresse de ces mois d'août et septembre ? A l'année des treize lunes ? A l'influence "del Ninō*" ? N'empêche que celui que l'on soupçonnait, l'an passé, d'envoyer le trop plein de ses abondantes cueillettes aux halles de Rungis, a dû se contenter – et en parcourant en tous sens et à la force des jarrets, *Covazet, Rocamaura, Serradera, el Clot d'Espanya* – de fonds de paniers au grand dam de son épouse qui, comme à l'accoutumée, se voyait en train de cuisiner cèpes farcis, girolles en persillade, coulemelles à la crème et d'étaler sur son balcon force cagettes de cèpes en voie de séchage. Je citerai même, pour mémoire, tous ceux – et ils furent nombreux ! – contraints d'acheter, chez Yvette, des champignons en boîte afin d'agrémenter leurs omelettes.

Oui, cette saison estivale a été un véritable Waterloo pour les mycophages* que nous sommes. Pour tous ? Non ! Car, pendant ce temps, au fin fond du Puy de Dôme, de simples promeneurs ramenaient, à la force des biceps, une "morille des pins" de 28,8 kg. Un record mondial !

Nota

La "morille des pins" (*Sparassis crispa*) n'a rien à voir, sinon par son aspect extérieur, avec notre morille printanière (du genre *Morchella*). On peut découvrir ce champignon – bon comestible que l'on découpe en lamelles – au pied des pins aussi bien en Cerdagne, en Capcir qu'en Conflent..

Je me souviens d'un entrefilet de l'Indépendant des années 80 faisant mention de la découverte d'un tel champignon, d'un poids de 5 kg, dans la forêt de la Mate, aux Angles.

A Mosset, les années fastes, on peut trouver des *Sparassis* dans la pinède au-dessus de *Mal Para-*

dis, par exemple.

* **Rovillons** = lactaires

* **Mycologiques** = qui a trait aux champignons

* **Mycophage** = qui consomme des champignons

* **Ninō** = courant chaud qui parcourt le Pacifique en entraînant des dérèglements climatiques.



MÉNAGER LA CHÈVRE ET LE CHOU !

d'après DUNETON "La puce à l'oreille".

A vouloir plaire aux uns, on s'attire souvent la colère des autres et il est parfois difficile de ménager la chèvre et le chou.

Si cette locution était déjà célèbre au XIII^{ème} siècle, il faut savoir qu'à cette époque le verbe "ménager" n'avait pas le sens actuel de "faire preuve de diplomatie", de "concilier" mais plutôt celui de "conduire, mener, diriger". Une bonne "ménagère" était celle qui dirigeait adroitement les affaires de sa maison.

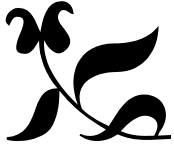
Une devinette fort ancienne illustre bien cette expression :

Comment un passeur peut-il faire traverser une rivière, sans anicroche, à un loup, une chèvre et un chou alors que sa barque est si fragile qu'il ne peut en embarquer qu'un à la fois et qu'il ne saurait laisser ensemble, sans surveillance, ni le loup avec la chèvre, ni la chèvre avec le chou ?

La solution est astucieuse. Jugez-en !

L'homme passe d'abord la chèvre ; le loup et le chou restant sur la berge. Laisant la chèvre de l'autre côté, le passeur revient chercher le chou. Une fois celui-ci sur l'autre rive, il ramène la chèvre avec lui puis la laisse à nouveau seule pendant qu'il fait traverser le loup qu'il réabandonne en compagnie du chou. Enfin, il va chercher la chèvre et le tour est joué.

Avec le temps, "ménager" a pris le sens de "concilier" et la locution celui de tenter de concilier adroitement deux avis opposés. De même, l'expression "mi-chèvre, mi-chou" signifie moitié dominant, moitié soumis donc incertain, hésitant à trancher.



MOSSET

Joue contre joue
Ciel - Canigou
Font des jaloux.
La Tour prend garde
Qui les regarde
D'un oeil plus doux.
Cîmes princières
Montagne chère,
Chemins halliers
Toits familiers
Que tu sais plaire
Ô ma vallée!
Verte, tranquille,
Simple, facile,
Plus qu'une ville, tu m'as donné!
Et vous bergères, vachers, fermières,
Gens de la terre, mes écoliers,
A votre école, j'ai tout gagné...
Ô mon école
Qu'ai-je enseigné
Quel fût mon rôle
Dans ta maison?
Le temps a volé nos saisons
Et me revient trop la raison
Qui me désole;
Voeux ni paroles
Plus rien ne peut plus rassembler
Ton malheur et ma destinée..
Mais rien ne pourra jamais faire
Que tes murs de solide pierre
Mon âme et mon coeur ne resserrent.
Ma vie te baigne, mon sang t'imprègne,
Et nos fibres cachées s'étreignent
Là où ne survivent et règnent
Que nos émois, que nos amours,
Que nos images indélébiles
De tant de jeunesse fertile,
Nos espoirs de 5000 jours

Marguerite LAMBERT
Institutrice à Mosset de 1936 à 1951

En hiver, par temps clair, la montagne offre d'excellentes conditions pour l'observation des astres ; en cette période Orion est une des plus belles constellations. Tout le monde à Mosset aura plus ou moins remarqué les trois étoiles parfaitement alignées au beau milieu de celle-ci et qui se nomment respectivement : Mintaka, Alnilam et Alnitak. Ce sont elles qui m'ont inspiré les quelques lignes qui suivent.

MINTAKA, ALNILAM, ALNITAK

*Le cœur d'Orion ne bat que pour trois étincelles
Blotties tout contre lui, savamment disposées
Inséparables perles de céleste rosée
Visibles quand l'hiver prend ses quartiers de ciel
Comme un clin d'œil cosmique pour attirer à soi
Les regards engourdis des humains obstinés
À ne voir pas plus loin que le bout de leur nez
Séparés de leurs rêves, indifférents, sans foi.
Quel génial architecte au cordeau inspiré
Projeta au zénith ce superbe alignement ?
Quel joaillier tailla ce trio de diamants
Offrant à l'Univers quelques grains de beauté ?
Trois points de suspension pour une oeuvre étoilée
Parachevant ainsi en touches lumineuses
L'obscur éclat bleuté de la nuit majestueuse
Trois points de suspension... pour une éternité.*

En espérant que ces quelques phrases puissent encourager les gens à lever les yeux de temps en temps sans peur d'attraper un torticolis je vous envoie toutes mes amitiés.

Michel MARESKA à Barcelone
(gendre d'Alice Bruzy)

LA SAGA

PEU COMMUNE

DES DUCOMMUN

PAR ROBERT DUCOMMUN



LES ORIGINES

Il y a sept cents ans, sur les monts sauvages et austères du Jura Suisse, vivait un petit peuple de paysans que l'on avait coutume d'appeler "les MONTAGNONS".

Près de la France, dans un haut vallon au-dessus du lac de Neuchâtel, était situé un petit village nommé : Le LOCLE.

La famille DU COMMUN vivait là, modestement, lentement, dans une humble chaumière.

L'ancêtre des DU COMMUN qui s'était établi là, était certainement un soldat qui, blessé au cours d'une bataille ou malade et abandonné par la troupe, s'était réfugié en Suisse, pays neutre et terre d'asile, vers la fin du XV^{ème} siècle (d'après le dictionnaire historique et biographique de la Suisse).

L'Helvétie, en ces temps là, était peu peuplée, surtout dans les montagnes où la vie était très rude.

"Les colons, venus du versant Suisse du Jura, qui défrichèrent la région à partir du XI^{ème} siècle furent, en compensation de leurs peines, assez rapidement admis aux bénéfices de diverses franchises et purent se constituer en communes. En 1332 on trouve mention des coutumes du LOCLE.

C'est pourquoi, le chef de la commune pouvait distribuer et attribuer des terres de celle-ci (du communal), sans droit de revente pendant 20 ans, à tout homme qui aurait travaillé et vécu honnêtement dans son canton, au moins pendant cinq ans et désirerait s'y implanter."

(source : société archéologique de Nantes, année 1948 - tome VXXXVII - pages 72 à 76)

Le nom de DU COMMUN a été indéniablement

appliqué à la famille ou aux familles qui étaient établies sur les terres constituant la propriété indivise des colons. (Toujours même source archéologique.)

C'est ainsi, qu'établi sur des terres du communal, cet ancêtre fût nommé : "DU COMMUN".

Comme tous les habitants de ces montagnes froides et sous la lourde neige des longs hivers glacés qui débutent, là haut, en octobre pour finir en avril, ils commencèrent à inventer et à réaliser des jouets en bois, pour leurs enfants, puis des mécanismes, tout d'abord par passe-temps puis, par goût de la mécanique et enfin par passion.

C'est ainsi qu'a été réalisé, par François Ducommun (1767-1837) le spectaculaire planétaire dont s'enorgueillit à juste titre le musée international d'horlogerie de LA CHAUX DE FONDS (Suisse) près du Locle, qui le présente techniquement ainsi :

" En laiton, le mécanisme est formé de deux parties indépendantes : le quantième et le planétaire, tous deux actionnés par une manivelle, dont un tour correspond à un jour.

Les roues principales du quantième font respectivement un tour par jour, un tour par an, un tour par siècle, un tour par quatre siècles.

Un mécanisme, très ingénieux, à permis de tenir compte, non seulement de la réforme Julienne (une année bissextile tous les quatre ans) mais aussi de la réforme Grégorienne du calendrier, qui prévoit la suppression de trois jours tous les quatre cents ans...

Ainsi, Ducommun avait réalisé un quantième qui petit fonctionner deux ou trois mille ans encore !

Le planétaire présente le système solaire tel qu'il était connu au début du XIX^{ème} siècle.

Le soleil est entouré par les planètes et leurs sa-

tellites, représenté par des petites sphères en argent, dont le diamètre en réduction, de chacune, correspond aux dimensions réelles de l'astre.

On remarque la Terre, la Lune, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter avec ses quatre satellites, Saturne et ses sept satellites ainsi que Uranus.

Les planétoïdes, Cérès, Pallas, Junon, Vesta, découvertes dans la première décennie du XIX^{ème} siècle, prennent place entre Mars et Jupiter.

Le mouvement de la Lune est représenté, dans le planétaire de François Ducommun par un mécanisme remarquable, en ce sens qu'il reproduit exactement la marche compliquée de notre satellite.

On est interloqué devant la minutie, l'ingéniosité, le savoir-faire et le temps de travail qu'a dû représenter la confection de ce chef d'œuvre !

Dans le mécanisme, les rapports d'engrenages, le réglage des excentriques la superposition des axes et des roues, tout a été mathématiquement réglé. Il est probable que toutes les roues d'engrenage dont se compose le planétaire, ont été rabotées, car en 1817, les machines à arrondir n'existaient pas. C'était une besogne difficile et surtout fort longue."



Cette description est empruntée en partie à un article de "L'IMPARTIAL" signé Ch. Nicolet et au livre sur "La pendulerie Neuchateloise" d'Alfred Chapuis (page 316 à 318).

Lorsqu'il eût réalisé ce chef d'œuvre, François

Ducommun en fit don à la municipalité à condition qu'il fût exposé dans un local spécialement aménagé, avec entrées payantes, dont les sommes ainsi recueillies seraient distribuées aux pauvres du canton.

En 1837, deux cent cinquante Louis avaient pu, déjà, être distribués aux indigents du village (source : "Chefs d'œuvre du musée international d'horlogerie de La Chaux de Fonds", par Catherine Cardinal page 114.)



François DUCOMMUN

On se demande comment, avec une telle charge de travail, cet homme a pu si bien élever une si nombreuse famille.

A chacun de ses enfants il apprit, en effet, le métier d'horloger... et un instrument de musique.

Un jour, il réunit sept de ses fils et leur dit :

" Mes enfants, il n'y a ici aucun avenir pour vous. Je vais vous remettre quelques économies que j'ai pu amasser et avec le bagage que je vous ai donné (horloger et musicien) vous devrez vous débrouiller. Restez tous les sept groupés le plus longtemps possible mais, si l'un de vous a l'opportunité de s'installer quelque part, qu'il n'hésite pas et qu'il abandonne les autres. Votre mère et moi-même sommes tristes de vous voir partir, mais c'est ainsi que va la vie. Vous devez réussir et vous réussirez. Bonne chance et que Dieu vous garde et vous protège ! Adieu mes enfants ! "

Et ils partirent en direction de la France : Besan-

çon, Dijon, Paris, Rouen, Le Havre...où ils embarquèrent sur un bateau en partance pour l'Amérique.

N'ayant pas les moyens de se payer des cabines, ils voyageaient dans l'entrepont, avec les émigrants.

Le premier soir, pour "tuer" le temps et se distraire, ils sortirent de leurs gaines leurs instruments de musique et se mirent à jouer. Ils déclenchèrent un tel entrain et une telle convoitise des voyageurs de première classe qui s'ennuyaient que, le lendemain, le Capitaine les fit appeler et leur proposa :

"Je mets trois cabines à votre disposition, une tenue de marin pour chacun, vous déjeunerez et dînerez avec l'équipage ; vous pourrez, en outre, vaquer à votre guise dans le bâtiment. En contrepartie, vous ferez office d'orchestre et jouerez pendant les repas et le soir, après le dîner, pour les personnes qui désireraient danser ou écouter, tout simplement, de la musique."

Le marché fût conclu et durant la traversée, ils agrémentèrent les boires, les agapes et les heures de fête des voyageurs aisés.

Cela leur permit, également, d'avoir des contacts avec ces passagers dont la plupart résidaient déjà dans le nouveau monde et qui leur fournirent d'intéressantes indications sur les mœurs et les façons de vivre et de voyager dans ce nouveau pays.

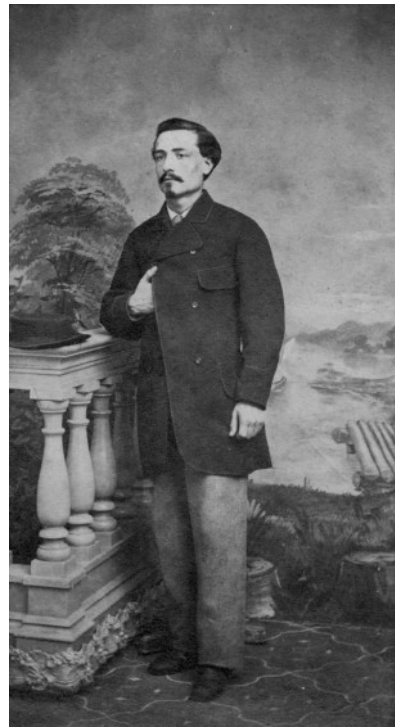
Après des jours et des nuits de traversée, ils mirent enfin pied à terre avec la soif de voir des régions nouvelles.

Leur métier et l'orchestre qu'ils formaient leur permirent de se déplacer et de pouvoir vivre.

Suivant les instructions paternelles, Auguste, dit "l'Américain", se fixa à Lima (Pérou). Marié à une riche péruvienne il créa la plus importante horlogerie-bijouterie de cette ville.

Henri, s'embarqua pour l'Afrique du Sud où il installa, lui aussi, à Pretoria (Transvaal) un commerce d'horlogerie-bijouterie très florissant, qui lui valurent, hélas, d'être pillé et massacré lors de la guerre des Boers. On ignore si les autres frères sont rentrés ensemble en Europe sans s'être séparés.

Toujours est-il que l'on retrouve Jules à Mulhouse, où il fonde une usine de machines mécaniques et plus tard, de voitures automobiles.



Auguste DUCOMMUN dit "l'Américain"
horloger à LIMA (Pérou)
Photo du 27 mars 1865

Quant à Pierre, Joseph, Henry, qui nous intéresse plus particulièrement, nous savons, et pour cause, qu'en 1832, étant revenu au Locle voir ses parents, il organisa, dans la nuit du 21 septembre, une fête des retrouvailles, avec ses camarades d'enfance, à "l'auberge des mâles pierres".

Après avoir, certainement, bien bu et festoyé, il monta sur la table et fit un discours, déclarant "qu'il n'y avait point de justice dans ce pays, vu que s'il y en avait, elle était fausse !" (Jugement conservé au greffe du Locle, daté du 22 octobre 1832).

Prévenu, avant l'aube, qu'il allait être arrêté, pour être jugé à la suite de ses déclarations nocturnes, il s'enfuit et repassa la frontière (à quelques km à peine) vers la France, où il reprit son compagnonnage, de ville en ville.

LA MONTRE DU COMTE

En 1839, Pierre, Joseph, Henry Ducommun est à Toulouse.

En ce même an de grâce vit à Perpignan un haut personnage qui va décider du destin "Catalan" de Pierre, Joseph, Henry Ducommun et de ses descendants : c'est le Comte de Castellane.

Ce dernier, Lieutenant Général de la division active des Pyrénées-Orientales officie à Perpignan depuis le 9 janvier 1833.

Devenu Pair de France et après un court séjour en

Afrique, il reprend son commandement dans notre ville (jusqu'en 1847) alors très importante place forte militaire.

Tout Pair et Maréchal de France qu'il est, Esprit, Victor, Élisabeth, Boniface, Comte de Castellane, connaît l'amour. Il vient de se fiancer et a reçu de sa promise, en souvenir de ce jour béni, une magnifique montre en or, "dernier cri", extra plate et d'un mécanisme tout nouveau et encore peu connu.

Hélas, en montant à cheval, celle-ci glissa de sa poche et chuta sur une dalle recouvrant le sol du patio.

L'arrêt du mécanisme et des "tic-tac" fût immédiat.

Notre homme, consterné, catastrophé et inquiet des reproches que pourrait lui faire sa future belle-famille pour son peu d'attention, se mit aussitôt en quête d'un "réparateur".

Il fait le tour, sa montre "muette" à la main, des horlogers de la petite ville, enclose dans ses remparts ; hélas, tous se récusent après avoir examiné le mécanisme (à ancre) qui, trop d'avant-garde, leur est inconnu.

L'espoir toutefois renaît, lorsque l'un d'entre eux lui fait savoir qu'il existerait bien, à Toulouse, un atelier dont le patron est toujours à l'avant garde du progrès et qui serait susceptible de redonner vie à tous ces rouages.

Le contact est pris et effectivement, le maître horloger fait savoir, quelques jours plus tard, qu'il est en mesure, si on veut bien la lui expédier, d'effectuer la remise en état de cette montre.

"Expédier ! Il n'en est pas question !", s'insurge le Comte. *"Je l'enverrai chercher, s'il le faut, je paierai sans aucune discussion le prix que l'on me demandera, mais que l'ouvrier susceptible de la remettre en état de marche vienne à Perpignan effectuer le travail."*

A l'atelier de Toulouse, grand émoi devant cet "ultimatum" et apaisement aussitôt, lorsque Ducommun, qui ne connaît pas ce coin de France, se porte volontaire pour s'y rendre.

La diligence venant de Narbonne le dépose trois jours plus tard au "Relais Auberge Notre Dame", où se trouve actuellement la pharmacie Notre Dame (ex pharmacie Lafont), rue Jean Payra (ex rue de la Têt) et où il se loge. La fenêtre de sa chambre donne sur l'entrée extérieure du Castillet.

Pierre, Joseph, Henry, en débarquant à Perpignan, ne pensait certainement pas qu'il allait y vivre par la suite, y fonder une famille et encore moins "une dynastie d'horlogers".



Pierre-Joseph-Henri DUCOMMUN (1808-1887)
fondateur de la bijouterie de Perpignan
et son épouse Lucie RIGAUD (1822-1893)

Mais le Maréchal de Castellane était un homme méfiant, qui avait plus d'un tour dans son sac.

Et si la réparation ne tenait pas ou que survienne un nouvel accident à cet objet si cher ? ... L'ouvrier reparti, il n'y aurait, à nouveau, personne pour le remettre en état ! ...

Il eût l'idée, avant que n'arrive l'ouvrier Toulousain, de faire adresser une note de service à tous les officiers de la garnison, ainsi qu'à ses amis, vantant les mérites de l'horloger hors-pair qu'il avait déniché et fait venir exceptionnellement de Toulouse, les invitant à remettre, le plus tôt possible, la liste des pendules, montres et réveils, nécessitant un entretien ou une remise en état.

En quelques jours, certainement un peu pour lui être agréable ou se faire bien voir de leur chef, la liste atteignait 350 pièces ! Ce qui équivalait, au moins, à cent journées de travail ! Sans compter ce qui viendrait s'y ajouter entre-temps, le Comte était tranquille ; il avait réussi à bloquer, du moins pour une période assez longue, ce maître horloger et il ne se gênait pas pour dire qu'il était son "protégé".

-o-o-o-

Dans le prochain numéro la suite de la Saga avec l'histoire de la bijouterie Ducommun jusqu'à nos jours

du côté des forasters



par
Claude SOLER



**Catherine
Friloux**

dite
Cathy

Que vous la rencontriez dans le village, quelque part en montagne ou sur les terres de la Close ou du Pla de Pons, à n'importe quelle heure du jour, elle a toujours la même allure, façon "indien séminole" sur les traces de quelque animal ou ennemi venu roder autour du camp la nuit.

Le visage tanné par le soleil comme certains habitants d'Amérique du Sud, les cheveux longs et raides, les sourcils prononcés, les yeux légèrement bridés, un corps de marathonnienne, mais au final, toujours un grand sourire, telle est Cathy Friloux.

Pourtant c'est un pur produit de la région parisienne, mais voilà...quinze années de vie au grand air, sous le soleil catalan, à la montagne en s'occupant d'un élevage de chevaux ont transformé cette ex-parigote, qui serait aujourd'hui fort mal à l'aise dans un univers métro, boulot, dodo.

Je lui ai rendu visite au Mas Gravas, cet endroit mythique, ni très haut, ni très loin par rapport à Mosset, connu de tous; paisible et sauvage à la fois. Que l'on soit promeneur occasionnel ou habitué, l'accueil est le même pour tous et l'affirmation selon laquelle "le chien est le meilleur ami de l'homme" est pour quelques instants mise à mal. En effet, dès que vous apercevez le "Ranch", ils

arrivent tous en même temps ; la meute est là, ils veillent ! "Mignonne", "Choupette", "Pupuce", "Irénée", "Touti", "Alpha" et "Flip", plus un pensionnaire à la traîne distant et craintif. Le plus petit doit peser tout juste 5 kg, mais Alpha lui, tout noir, est impressionnant, car beaucoup plus lourd que bon nombre d'abonnés au Journal des Mossétans. Heureusement, il ne m'a pas montré sa dentition !

Je me suis donc dirigé, bien encadré et pas très rassuré, vers l'habitation. Personne apparemment ! Tout était ouvert, cependant, pas besoin de porte blindée, vous m'avez compris !!

Au bout d'un quart d'heure la locataire est arrivée, plus "indienne" que jamais :

"Bonjour, Cathy, c'est l'envoyé spécial du Journal des Mossétans, c'est pour l'interview".

"Asseyez-vous quelques instants, cher ami, le temps d'enfiler un peignoir et je suis à vous".

"Quelque chose me trouble : votre salle de bains, c'est où ?"

"Partout, en pleine nature, à tout vent".

"Pas de baignoire, bien sûr, heu...heu..!"

"Mais oui, mais oui, le wagonnet que vous voyez la-bas et qui servait jadis à transporter le minerai".

Et bien, voilà, c'est à peu près dans ces conditions, amis lecteurs, que le contact s'est établi.

Pour le reste, objet de notre visite, la conversation s'est déroulée au cours d'un sympathique repas que "l'envoyé spécial du Journal des Mossétans" transportait dans son sac à dos, mis à part la ratatouille réalisée en direct par Bernard, un ami de Cathy, résidant à Campôme, de passage ce jour là.

Cathy est arrivée pour la première fois en pays catalan fin 84, à Estoher, où habitait un mem-

bre de sa famille. Après avoir vécu jusqu'à l'âge de 13 ans à Paris, puis à Fontainebleau où elle obtint son bac, à l'âge de 19 ans. Elle décida alors, avec son ami Gilles, de travailler dans la restauration. Le but était de gagner suffisamment d'argent pour voyager en parcourant le monde : C'est ce qu'ils firent après avoir été pendant quelques années serveuse et serveur dans des établissements de stations de sport



d'hiver des Alpes, puis sur la Côte en Été. Début 85, elle s'en souvient, l'hiver était froid (-20°), un berger de Marsevol n'ayant pas été payé par son patron pendant une dizaine d'années fut dédommagé par l'octroi de la quarantaine de chèvres composant le troupeau qu'il avait en charge. Il proposa à Cathy la garde de ce troupeau au Mas Gravas. Et c'est avec Gilles, devenu son époux, qu'ils s'installèrent en avril 85. A cette époque, Francisco le vacher, bien connu des Mossétans, était leur voisin, à quelques encablures. Ce site n'était pas encore clôturé et Cathy se souvient que c'était la galère !

A partir de 1988, la vie n'étant pas toujours "un long fleuve tranquille" Cathy se retrouva seule et ça n'était pas toujours drôle, les conditions étaient rudes : pas d'électricité, pas d'eau courante, des courants d'air et de l'humidité partout, dans "la baraque". Les chèvres avaient laissé la place aux chevaux (25 au départ) et "la piste" comme dit Cathy, n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui, et de surcroît, la 4L et la Diane tombaient souvent en panne. Il fallait parfois compter avec les éléments, ce fut le cas en 1992. Cette année là il est tombé jusqu'à 3 mètres de neige. Les animaux affamés et incapables de se déplacer ne durent leur survie qu'à l'armée de l'air venue les ravitailler en foin grâce à ses hélicoptères "Super Frelon" dont les pales et le déplacement d'air les terrorisaient.

Bien sûr, elle descendait au village de temps en temps retrouver ses premiers amis du tout début, José et Eileen Caballero et après une visite chez Yvette et une soirée passée au café elle remontait au mas. Une vie de chercheur d'or, de trappeur ? Non de berger, tout simplement. Et sa famille, sa vraie famille, me direz-vous ? Un frère de 13 ans et un papa restaurateur, avenue de Ségur à Paris XV avec qui elle a de bonnes relations et qui est venu la voir à "Bagdad Gravas" et qui, à ce jour, ne comprend toujours pas le choix de vie qu'a fait sa fille, mais qui constate qu'elle est heureuse. Cathy aime par-dessus tout la liberté, la solitude mais, sans que cela soit anachronique, les amis aussi. D'ailleurs elle n'est pas tout à fait seule : la compagnie animale est bien représentée, pensez donc : 4 canes, 1 oie, 1 génisse, 1 vache, 1 lapin, 1 bélier, 15 chats et une truie de 250 k, âgée de 8 ans, qui répond au doux nom de Peggy (l'envoyé du Journal a assisté à son repas, et il en est resté tout "barbouillé").

La passion de Cathy, c'est les chevaux. Actuellement il y en a 46 au mas Gravas dont 7 qui lui appartiennent. Ils ne sont destinés bien sûr qu'à la monte ; mais ce qu'elle veut à tout prix, c'est les défendre, être leur rempart, c'est pour cela qu'elle vient de fonder une association dont elle a déposé les statuts et qui vient d'être agréée, à savoir : La P.A.D.A.M.T. "Placement des Animaux Destinés à l'Abattoir ou Mal Traités". Cathy nous en parlera dans un prochain article du Journal.



Aujourd'hui Cathy a 45 ans, est heureuse, car libre et "tranquille". Elle continue son œuvre en faveur des animaux et nous lui souhaitons bonne chance. En nous quittant elle me dit encore qu'Alpha et ses compagnons ont tous été abandonnés par leurs maîtres.



MOSSET FA TEMPS

ANDRÉ, MON COUSIN



PAR

JULES BRUZY

Si vous avez plus de 50 ans, vous vous en souvenez, c'est sûr : vous l'avez rencontré le long d'un chemin, plus ou moins sec, arrachant de l'herbe pour ses lapins, une herbe maigre et rare en été.

Je le revois bien, toujours vêtu d'un pantalon usagé mais merveilleusement rapiécé, et d'une chemise de travail. J'oubliais sa casquette dont il ne se séparait que la nuit. Une poliomyélite infantile lui avait laissé une démarche déséquilibrée et des difficultés pour accomplir certains gestes. Par exemple, il ne pouvait pas faucher et devait se contenter de fâner : mais cela, je vous le garantis, il savait bien le faire : avec une vieille fourche en bois, il tournait et retournait le foin jusqu'à ce qu'il soit bien sec. Il trouvait toujours un travail à faire et ses journées étaient bien remplies.

Le dimanche après-midi, après que son père l'eut rasé, il allait au café endimanché de la tête aux pieds, prenait une consommation et regardait

jouer aux cartes, sans rien dire, avec seulement un sourire au coin des lèvres.

Si sa mémoire immédiate était souvent défaillante, il gardait des événements qui s'étaient déroulés avant sa maladie, un souvenir précis, étonnant. Il avait été obligé d'arrêter l'école vers 9 ou 10 ans, mais nul mieux que lui ne savait calculer, réciter par cœur la liste des départements avec préfectures et sous-préfectures.

Il avait du mal à écrire : plus tard, nous avons reçu de lui des lettres écrites avec un gros crayon, mais dans un français très correct et une orthographe sans faille.

C'était André, André CRIBEILLET, mon cousin germain, et je l'aimais comme un frère.

Il habitait avec ses parents au bout du " *Carrer de las Senyores* " juste en face du chemin qui descend vers " *Coume Gelada* ".... Il est décédé en mars 1961.

Il devait être aimé à Mosset puisque, je me souviens bien, beaucoup de monde assistait à ses obsèques et dans mon souvenir il est resté très vivant.

N'oubliez pas
le renouvellement de
votre abonnement pour l'Année 2001
(100F les 6 numéros)
en utilisant le bon figurant au bas de
la lettre qui accompagne ce Journal

la charrette de Salbadou



Jean BOUSQUET

Dans les années 20/30 les distractions faisaient défaut dans notre village. Pas de cinéma, pas de télé, pas de sports, pas de salle de jeux, pas de bibliothèque, etc... Seuls nous restaient : le bal, le dimanche et, éventuellement, les parties de cartes au café. D'où, pour les jeunes, la recherche d'autres sources de distractions.

Les niches faites aux uns et aux autres étaient à peu près les mêmes : "*Faire le roc*", déplacer des outils, des véhicules, chanter sous les fenêtres d'une fille. En somme des distractions plutôt banales car le vandalisme était interdit. Nous connaissions trop le prix des choses pour nous permettre des destructions. Nous commettions bien quelques chapardages, les poires de la St Jean, dans le jardin du "*Bourregot*", des fraises par-ci, par-là, des pommes dans le pré de Babulet, en somme des petits larcins sans conséquence.

Pour que ce soit vraiment distrayant il était important que nos victimes réagissent, sinon où était le plaisir ! Nous décidions de "*faire le roc*" à Joseph Graner, le cantonnier, par exemple, mais celui-ci entrouvrait à peine sa porte et coupait la ficelle. Raté, il ne restait plus qu'à chercher ailleurs ou aller se coucher.

Par contre certains répondaient à notre attente, tels que Sauveur Moné ou Augustin Babulet. Dès lors ils avaient notre préférence. D'autant plus qu'ils étaient voisins au Congoust et, qu'en général, ils étaient ensemble au café, pour la partie de cartes du samedi soir.

Or donc un samedi, après notre partie de cartes, nous repérons nos deux compères encore en pleine partie. Nous partons vers le Congoust sans idée préconçue. Tiens ! la charrette de *Salbadou* n'est pas dans la cour, "*la parraguère*", mais rangée contre le mur au bord de la route. Nous prenons la charrette et nous voilà partis sur la route vers le Col. Nous arrivons ainsi à la roche plate, "*la roca d'en Marc*", du nom du propriétaire des lieux : Marc Ribère. Rocher plat au niveau de la route mais en à pic de 4 ou 5 m. de l'autre côté. Nous décidons de placer la charrette sur la roche, l'arrière surplombant l'à-pic, calée tout de même.

Bien entendu, planqués au-dessus de la route nous guetons l'arrivée de Sauveur, qui réagit immédiatement : pestant, maugréant, il fait le tour des environs à la recherche du véhicule. Il sait que nous sommes là et, naturellement, nous lance quelques imprécations mais la lassitude lui commande d'aller se coucher et "nous verrons demain". Ce lendemain lui demandera quelques précautions pour récupérer son bien. Quant à nous nous allons nous coucher heureux de notre bon (ou plutôt vilain) tour.

La prochaine fois je vous en conterai une autre concernant Babulet.



Augustin Babulet

PERTURBATIONS ELECTRIQUES A MOSSET



Georges PARES

Dans son livre "*MOSSET le 20^{ème} siècle d'un village pyrénéen*", Jean Bousquet relate avec un réalisme et une sincérité indiscutables une période où, à Mosset, il fallait gagner son pain à la sueur de son front (de la chemise aussi). A la lecture de ces lignes les souvenirs remontent à la surface et chacun, suivant sa sensibilité peut, avec émotion, se retrouver le "*dall*" (la faux) ou la "*barguère*", peut-être "*garbère*" (le fléau) à la main. Un passage, en particulier, a produit en moi l'effet d'un éclair : Dans un paragraphe il parle de l'usine électrique communale. D'un seul coup je me suis, dans ma mémoire, retrouvé projeté 60 ans en arrière, dans ce local lugubre, de toutes parts imprégné de graisse, d'où se dégageait une abominable puanteur de mazout et où régnait un tel vacarme que deux personnes se parlant à 50 cm ne pouvaient pas se comprendre.

Il évoque l'existence d'un moteur de secours qui, je cite "*était souvent en panne*". Effectivement, si le moteur avait des problèmes, mon respect pour les vieilles choses m'incite à préciser que les anomalies étaient dues à l'incompétence totale des personnes qui s'étaient succédées pour le faire fonctionner.

Ce moteur, de marque ASTER, était d'un excellent rendement pour l'époque, alimenté au fuel, il était, par ailleurs, utilisé dans la marine. Je ne vais pas vous saouler de détails techniques qui risqueraient de vous ennuyer, mais il serait peut-être intéressant, simplement à titre d'exemple, de dire qu'il était têtue comme une vieille mule, du moins le croyait-on. Lorsqu'on le lançait, pour le mettre en marche – il y avait pour cela de très lourds et imposants volants d'inertie (un de chaque coté de l'unique piston) – il avait obstinément

la sale manie de démarrer à contre sens. Or, il était bien plus simple – mais encore fallait-il y penser – de le lancer en sens inverse pour qu'il démarre à l'endroit (question de compression, et de "BON SENS" !).

La seule fois où il fut réellement en panne fut au cours de l'été 1940. Une fêlure était apparue sur le piston due à ce que je viens de mentionner. C'est mon frère Henri qui le démontra. Il fut renvoyé en usine, mais c'était la guerre et il fallut attendre plusieurs années pour que la réparation puisse être effectuée.

Amis lecteurs, une pensée en appelant une autre, me voilà parti dans l'aventure de l'électricité à Mosset.

Si vous le voulez bien, je vais vous conter une histoire dont je m'étais promis de ne jamais parler et dont je n'ai jamais parlé, excepté à mon entourage familial immédiat. Il est pénible et fastidieux de parler de soi. D'autre part on est toujours maître des paroles qu'on n'a pas dites et esclave de celles qu'on a prononcées.

Pressé par mes proches je vais cependant vous en faire le récit.

C'était pendant la guerre, j'avais à peine 15 ans, je n'étais encore qu'un enfant; néanmoins je trouve que les jeunes d'aujourd'hui sont beaucoup plus jeunes que moi lorsque j'avais leur âge !

J'avais eu "l'imprudence" de me construire un petit poste de T.S.F. (radio) qui, entre autres, me permettait d'écouter Londres, la radio de la France Libre (Miquel Perpinya qui l'avait bien connu pourrait certainement vous en parler bien mieux que je ne puis le faire). Combien de difficultés avais-je eu pour me procurer les pièces – actuellement appelées des composants – Certaines avaient été fabriquées par mes soins avec mes misérables moyens. Les deux casques téléphoniques (car il était beaucoup trop faible pour activer un haut-parleur) avaient été récupérés, hors d'usage, dans un dépôt des P.T.T. Quant aux deux lampes, qui étaient d'anciennes triodes d'occasion, il avait fallu les acheter. Hélas ! A cette époque, même avec beaucoup d'argent on ne trouvait rien. Après de nombreuses péripéties, en faisant l'échange contre une conséquente, quantité de haricots secs, j'avais pu enfin les obtenir.

Mon père était décédé à peine depuis deux ou trois mois; seul avec ma mère, qui était relativement âgée, l'hiver au coin du feu, chacun le casque téléphonique sur la tête, la radio nous apportait un peu de réconfort. On entendait ICI GENEVE, ma mère comprenait en catalan "Aqui Ja neva" (ici il neige), ce à quoi elle répondait "A qui també" (ici aussi).

Nous étions dans une grande pauvreté, comme dans "*Manon des sources*", mais là ce n'était pas du roman mais la dure réalité. Nous vivions du lait que nous donnaient nos trois chèvres et des quelques pro-

duits que nous retirions, avec beaucoup de peine, de quelques maigres lopins de terre. La misère, pour ceux qui la connaissent, est humiliante; on a honte de son infortune et on se sent coupable du "crime de pauvreté". Enfin, pour me soulager il m'a été maintes fois répété "qu'il y a pire ailleurs".

Je reviens à mon petit poste de radio. La nouvelle de sa réalisation s'était répandue dans tout le village. A cette époque à Mosset l'électricité n'était établie que le soir, uniquement pour l'éclairage pendant la nuit.

Par une fin d'après-midi, déjà l'ombre et l'obscurité pénétraient dans la maison, la lumière électrique tardait à apparaître, l'heure s'avavançait et cela ne paraissait pas normal. Étant sorti sur le pas de la porte, je vis, à *la Carole*, l'éclairage public qui brillait. J'habitais à "*Las Aires*" à la maison Sarda, ex petite auberge. M'étant dirigé, à l'extérieur, vers l'angle de la maison, coté village, je constatais avec stupeur, qu'on avait coupé la ligne électrique qui nous alimentait. Il me prit alors une de ces colères comme jamais plus de ma vie je n'en ai connue. J'étais outré, rouge, ou même peut-être violet de rage. Après avoir informé ma mère de cet outrage je m'en allais, en courant à toutes jambes, chez Monsieur Monceu, qui était le Président de la Délégation Spéciale nommée par Vichy, à la tête de la Commune. J'entrais dans sa maison en "coup de vent" ; il était à table. Je me mis à l'insulter et à lui proférer toutes sortes de grossièretés. Aucun mot, à mon sens, ne paraissait assez choquant pour lui faire comprendre mon désarroi. Je le traitais de lâche :

"Ces choses, lui disais-je, ne se font pas ! Me couper les fils sans me prévenir c'est une honte. C'est ainsi que vous agissez auprès d'une pauvre veuve, je serai en mesure de déposer une plainte !"

Le fait de me trouver en quelque sorte "investi" par notre situation "chef de famille" responsable avec la charge de protéger ma mère, semblait devoir me donner toutes les prérogatives ! Aucune parole, à mon esprit, n'avait assez de poids pour faire valoir mon droit. Monsieur Monceu, tantôt les mains sur la poitrine, tantôt faisant des gestes évasifs, me promit que, dès le lendemain, le branchement me serait rétabli, mais cela ne me donnait aucunement satisfaction. Cependant, cette nuit là, je dormis d'un seul trait d'un sommeil de plomb peut-être comme le Christ qui dormait du "sommeil du juste".

Depuis quelques jours à Mosset ce que l'on pouvait appeler "la qualité de l'électricité" était, en effet, bien mauvaise. La lumière montait et descendait en intensité suivant une cadence qu'on aurait pu comparer au rythme d'un clignotant d'automobile. Ce vacillement perpétuel était de nature à vous faire tourner la tête. Or, sans que je le sache, il s'était dit dans le village, sous l'instigation du veilleur de nuit de l'usine électrique, qu'avec mon petit poste, c'était moi qui

"pompais" toute l'électricité ! (même à deux ou trois heures du matin !). Raison toute naturelle pour laquelle la Délégation de Vichy m'avait fait couper mon alimentation électrique.

En effet, le soir où je fus sans courant, la lumière dans les lampes rayonnait d'une manière resplendissante dans tout le village.

Le lendemain, comme promis, on me rebrancha la ligne. Le soir venu, la cadence des fluctuations reprit de plus belle. La preuve en était irrémédiablement faite : la démonstration de ma culpabilité était désormais irréfutable.

Cependant ce n'était pas terminé, je ne m'avouais pas vaincu. Toujours avec mon sale caractère, la rage au ventre, je m'en allais à toutes jambes, d'abord chez Monsieur Ville au "*Congoust*", ensuite chez Monsieur Surjous, près du parapet et presque en face de l'alimentation d'Yvette, enfin chez Monsieur Monceu, à coté de l'ancienne boulangerie (tous les trois membres de la Délégation Spéciale). Je leur donnais rendez-vous à la maison de J. Mayens (Corcinos) d'où partait le branchement électrique qui nous alimentait.

De retour je pris au passage, devant la vieille mairie, au "*claustras*", l'échelle communale en bois et à coulisse qui pesait dans les 60 kilos. Je la chargeais sur l'épaule (je ne courrais plus) et je la transportais péniblement à la maison Mayens où m'attendaient déjà Messieurs Ville et Surjous. Monsieur Monceu arriva dans les minutes qui suivirent. Je dressais l'échelle au coin et sur le balcon (qui existe encore) coté rivière. Je la déployais jusqu'à huit mètres de hauteur, le balcon étant à trois mètres cinquante du sol, la hauteur totale était de 11,50 mètres. Je grimpais au sommet, atteignis les deux isolateurs; Sur de moi et animé d'une volonté peu commune, je sectionnais les conducteurs sous tension qui tombèrent à terre dans un bruit métallique cinglant. Dès lors, il n'y avait plus la moindre particule d'électricité dans ma maison. Immédiatement, pendant que je redescendais, la délégation vichyssoise se dirigea vers l'entrée de la maison Mayens d'où on pouvait voir l'éclairage de la cuisine. La lumière continuait à valser, toujours sur le même tempo obsédant !

Monsieur Ville, qui était un ancien gendarme et qui s'exprimait dans un Français parfait et sans accent, s'adressant à ses confrères, pensifs, répéta par deux fois :

"Il faut se rendre à l'évidence. Il faut se rendre à l'évidence!"

A ce moment je sentis pénétrer dans mes poumons une bouffée d'air pur, de cet air du Col de Jau qui ravive et qui remplissait tout mon être d'une quiétude inhabituelle. En même temps je me sentais grandir, Oh! D'au moins 10 centimètres ! Est-ce la raison pour laquelle je mesure encore 1,80 mètres ?

Enfin lorsque j'eus expliqué à ces messieurs que mon poste consommait, ridiculement, à peu près l'énergie

dispensée dans une lampe de poche (à peine un peu plus de 1 watt) et que d'aucune façon il ne pouvait causer la moindre perturbation, je les invitais à m'accompagner à l'usine pour leur montrer où se situait l'anomalie. Ils acceptèrent d'emblée.

Nous voilà donc partis, "*pédibus gambis*" en direction de la "*Fount dal Tell*". Le chemin me parut long !

Arrivés à l'usine, malgré le bruit insoutenable qui y régnait, le veilleur de nuit dormait à poings fermés dans une paillasse crasseuse, un litre de vin posé sur une vieille caisse tout à côté.

La courroie de la dynamo, complètement détendue, patinait sur la poulie. Je procédais à son réglage convenable, "*ET LA LUMIERE FUT*".

Elle se stabilisa, les lampes brillèrent de tout leur éclat.

Au fond de moi-même, leurs rayons semblaient diffuser la Révélation de la JUSTICE et de la VERITE.

qui fait quoi ?



LE JOURNAL DES MOSSETANS
association Loi de 1901
enregistrée sous le n° 0663003116

4, Carrer del Trot - 66500 MOSSET
tel : 04 68 05 02 81
mel : mossetans@wanadoo.fr

Directeur de la publication André Bousquet
Secrétaire Jean Llaury
Trésorier Henri Galibern

Comité de rédaction

Michel Arrous	Jean Parès
Claude Belmas	Christiane Planes
André Bousquet	Renée Planes
Henri Galibern	Sylvie Sarda
Jacotte Gironès	Suzy Sarda
Georges Gironès	Henri Sentenac
Violette Grau	Claude Soler
Jean Llaury	Gérard Van Westerloo
René Mestres	Fernand Vion

Impression

Buro Services 6, Avenue Torcatis
66000 PERPIGNAN

Abonnement annuel - 6 numéros - 100F
chèque au nom du Journal des Mossétans

*les documents originaux adressés au Journal
seront tous restitués à leurs auteurs.*

**l' Auberge La Castellane organise le
Réveillon de la Saint Sylvestre
le 31/12/2000**

Pour tout renseignement ou réservation,
avant le 15/12,

téléphoner à Alain au 04 68 05 01 87.

Nous vous attendons nombreux !

Le passage dans le 21^{ème} siècle sera aussi
fêté à Mosset

TELETHON

organisé par la Mairie avec le concours des Associations Capelleta, Mosaique et Office du Tourisme
le 9 décembre à 16h. Salle Polyvalente
Spectacle - Tombola - Buffet

Boutique MONTAN'ART

-Nouvelle décoration de la vitrine par 5 artistes-
-Nombreux nouveaux articles-

Ouverture du 16/12 au 07/01

10/12 h - 15/18 h

Fermeture 25/12 et 31/12

Prochaine parution du Journal des Mossétans
le 30 janvier 2001
envoyez vos articles avant le 15 accompagnés d'une
photo pour les "nouveaux journalistes"